

Marge, marginalité, marginalisation : questions au parcours de Mohamed Leftah

Christiane CHAULET ACHOUR
Universités d'Alger et de Cergy-Pontoise

Les trois mots inscrits dans le titre souhaitent éclairer le parcours de Mohamed Leftah. On peut retenir pour la marge deux significations : « vivre en marge », ici « vivre en marge de la vie littéraire » que ce soit au Maroc ou en France avec ce que cela induit de l'invisibilité de l'écrivain ; « écrire les marges » correspondrait aux espaces et thématiques qu'il a privilégiés et dont Abdallah Mdrarhi Alaoui a bien rendu compte dans sa présentation, en 2010, lorsque l'écrivain se plonge dans les bas-fonds : « Il y cherche le monde véritable, dans sa laideur et sa déchéance, sa beauté secrète et profondément humaine.¹ »

Sa marginalité est une conséquence de la frilosité du champ littéraire qui n'accueille pas l'inattendu et s'attache plus au scandaleux qu'au poétique ; le choix de l'exil ne facilite pas non plus la reconnaissance. Tout cela entraîne une marginalisation qui, cette fois, n'est pas le fait de l'écrivain mais de ses réceptions.

La reconnaissance institutionnelle d'un écrivain dans un espace national est toujours un moment à interroger pour qui souhaite la pérennité de sa voix et la longévité de sa lecture. On peut considérer que la présente rencontre – colloque et publication collective – qui réunit chercheurs, écrivains, universitaires autour de Mohamed Leftah, écrivain marocain, à la fois très estimé et méconnu pour ne pas dire ignoré, est une étape importante de cette reconnaissance pour circonscrire sa place et la portée de son œuvre dans la littérature marocaine, tremplin incontournable pour une diffusion internationale, après la réédition de ses œuvres au Maroc et l'attribution du prix littéraire La Mamounia en 2011 pour *Le Dernier Combat du capitain Ni'mat*².

Récemment, sans doute en lien avec la rencontre programmée à l'Académie du Royaume du Maroc, Soundouss Chraïbi le qualifiait de « discret baudelairien »³. Cette référence à Baudelaire est fréquente d'autant que le romancier lui-même y a invité par ses clins d'œil et références au poète français. La présentation précise à son propos : « trésor de l'ombre de la littérature marocaine, l'héritage littéraire de Mohamed Leftah demeure sous-exploité, et sa voix méconnue ». Au moment de son décès, Abdellah Baïda, universitaire et ami de l'écrivain, avait un ouvrage collectif en préparation, très bien accueilli par l'intéressé qui n'en aura pas vu l'aboutissement. L'ouvrage a été publié en 2009 chez Tarik éditions sous le titre, *Mohamed Leftah ou le bonheur des mots*.

Outre A. Baïda, y ont aussi contribué Rachid Khaless, Kenza Sefrioui, Mohamed Nedali, Salim Jay, Edmond Amran El Maleh qui fut son professeur et dont la contribution a pour titre « Saint et martyr » qui n'est pas sans rappeler l'essai de Jean-Paul Sartre sur Genet, *Saint Genet*,

¹ « Mohamed Leftah », *Dictionnaire des écrivains francophones classiques - Afrique subsaharienne, Caraïbe, Maghreb, Machrek, Océan indien*, Christiane Chaulet Achour (dir.), Paris, Honoré Champion, 472 p. p. 256 à 259.

² La Croisée des Chemins réédite les œuvres de Mohamed Leftah, Prix Littéraire La Mamounia en 2011. Les critiques le considèrent comme un des meilleurs romans de l'écrivain : « il raconte l'histoire du capitaine Ni'mat, réserviste de l'armée égyptienne désœuvré et vieillissant et qui tue le temps dans un club privé du Caire. Son existence monotone est subitement bouleversée par un jeune domestique nubien. Il cède à la tentation et savoure, en cachette de son épouse et son entourage, son nouvel amour. Dans un pays de plus en plus intégriste, cette passion va le conduire à la déchéance et à la vindicte de la société ». *L'Économiste* – novembre 2011.

³ Soundouss Chraïbi, « Mohamed Leftah, le discret baudelairien », *Tel Quel*, n°961, 16 juillet 2021.

comédien et martyr (Gallimard, 1952). Salim Jay qui fut l'un des premiers à analyser ses textes⁴, a rapproché son style de celui de Jean Genet et du centre incandescent du désir sexuel. A. Baida souscrit à cette remarque et poursuit : « ces deux auteurs ont une vraie affinité pour les personnages marginalisés, non pas pour dénoncer la misère dans laquelle ils vivent, mais pour dégager une certaine esthétique à travers cette misère et cette marginalité ». En référence aussi à Baudelaire, le même critique a cette formule, maintes fois reprise : « à l'instar des *Fleurs du mal*, l'écriture de Leftah consiste à extraire la beauté à partir de la laideur ».

Après d'autres analyses de l'écriture de Leftah, S. Chraïbi note l'essaimage de biographèmes au fil des romans et récits mais l'écrivain n'a jamais écrit d'autobiographie. Il puise dans des faits réels de sa vie et de ce qui l'entoure une matière que l'écriture transforme, faisant exploser ce réel vers d'autres significations.

Parallèlement, Abdejlil Lahjomri propose dans *Quid, Actus&Analyses* du 28 septembre 2021, une présentation de l'auteur qu'il qualifie de « scribe soufi ». Il évoque « son irruption fulgurante dans notre paysage littéraire francophone (qui) a fait voler en éclat un rituel autobiographique insipide ». Il met en valeur son originalité, sa singularité dans la littérature francophone marocaine. Il est le troisième, écrit-il, après Laâbi et Khair-Eddine, à avoir apporté un souffle novateur. Il évoque trois gammes dans son écriture (ou trois lignes enchevêtrées) : un « réalisme célinien », une poésie du chant et un « intertexte savant » qui sollicite Baudelaire, Ibn Arabi, Maria Rilke et Shakespeare. La prouesse de l'écrivain est de plonger dans un univers de « la vulgarité » sans jamais y sombrer. Le critique pose cette question qui fait le nœud même de l'œuvre : « Par quelle subtilité un malfrat mafieux arrive-t-il à se muer en un soufi énigmatique à la tendresse tragique ? » S'il admire l'œuvre, A. Lajonhmri se dit réticent à la faire lire aux jeunes⁵.

MOHAMED LEFTAH, ÉCRIVAIN MAROCAIN FRANCOPHONE

Littérature, langue, nation : quel héritage ?

Il est habituel de définir un écrivain « national » par une conjonction entre une littérature et une nation. Et qui dit littérature dit, bien évidemment, langue. Pour les anciennes colonies de l'Empire français, c'est bien sûr là que les problèmes commencent. De par leur Histoire, ces pays sont riches de plusieurs langues que cela convienne ou non aux partisans d'une pureté monolingue.

Dans leur rapport à l'Histoire et à la société, l'écrivain est plus libre de ses représentations que l'historien et, dans son expression en français, moins soumis aux diktats de la doxa. Les écrivains sollicitent l'histoire à hauteur d'êtres humains avec une recherche d'authenticité par rapport à ce qu'ils ont vécu, entendu, enregistré ; avec un nombre divers de points de vue, de petits faits vrais... ou « faux » peu importe. Ils interrogent en profondeur l'humanité. Ainsi le texte littéraire fait émerger du réel un monde transformé par l'élaboration esthétique. La littérature ne se substitue pas à l'écriture historique : elle apporte un point de vue différent dont l'objectif n'est pas de donner des certitudes mais de poser des questions.

A mesure qu'on a pris de la distance avec l'histoire coloniale, ces œuvres désignent une réalité littéraire d'une complexité extrême. Les littératures de langue française issues des espaces coloniaux ou postcoloniaux sont une des voies des échanges entre le nord et le sud.

⁴ Et qui l'introduira aux éditions La Différence qui, à partir de 2006, les publieront toutes.

⁵ On peut signaler aussi de Jihane Bougrine, dans *Les Inspirations Eco*, le 4 novembre 2020, « Mohamed Leftah, l'héritage de la littérature marocaine en partage ». Mais aussi un article d'analyse (et pas seulement de présentation promotionnelle) dès 2011 de Ziad Elmarsafy, « Mohamed Leftah : le corps dans l'ordre poétique », *Itinéraires - Littératures, textes, cultures*, 3, 2011.

On peut même affirmer leur capacité à faire bouger les lignes admises, une des raisons de la méfiance qu'elles suscitent dans le double champ littéraire auxquelles elles appartiennent – celui de l'ex-colonisateur, par la langue d'écriture, et celui de leur pays. Il y a différentes manières de les rendre invisibles, sans doute parce que porteuses de regards nouveaux sur ce monde en explosion.

Génération littéraire

Mohamed Leftah n'est pas le seul écrivain marocain à avoir fait le choix d'écrire en français. Né au temps du protectorat, le Maroc ayant recouvré son indépendance en 1956, il est scolarisé d'abord sous le protectorat puis dans le pays indépendant ; la langue arabe est restée une donnée concrète plus importante qu'en Algérie par exemple, avec néanmoins l'enseignement du français à l'école⁶. Ce qui explique sa double culture fortement présente dans ses écrits. Bien qu'un écrivain aime être perçu dans sa singularité, il est intéressant, quand on veut apprécier sa place, de le situer par rapport à d'autres écrivains marocains. D'une façon ou d'une autre, ceux qui ont voulu écrire en français, n'ont-ils pas fait le même vœu qu'Abdallah Alaoui : « Il voudrait être comme ces cigognes voyageuses qui unissent les deux mondes et annoncent à chaque fois un printemps différent ! »⁷

Le travail est à poursuivre sur cette génération littéraire qui a donné des noms prestigieux à la littérature marocaine, tous nés dans les années 40 comme M. Leftah (1946-2008) : Abdallah ALAOUÏ, 1945-/ Lotfi AKALAY, 1943-2019/ Tahar BEN JELLOUN, 1947-/ Mohammed KHAIR-EDDINE, 1941-1995/ Abdelfattah KILITO, 1945-/ Abdelattif LAÂBI, 1942-/ Mohamed LOAKIRA, 1945-/ Fatima MERNISSI, 1940-2015/ Mostafa NISSABOURY, 1943 -.

On ne doit pas oublier qu'ils ont été influencés par les générations précédentes ; on peut citer les noms les plus connus : Driss CHRAÏBI, 1926-2007/ Edmond Amrane EL MALEH, 1917-2010/ Abdelkebir KHATIBI, 1938-2009/ Abraham SERFATY, 1926-2010/ Ahmed SEFRIOUI, 1915-2004.

Cette enquête sur une génération littéraire devrait rechercher l'influence qu'a pu avoir M. Leftah sur les écrivains postérieurs. Salim Jay a sorti l'écrivain de l'ombre. Il serait intéressant de connaître le point de vue d'Abdelhak Serhane, de Fouad Laroui ; encore plus, étant donné la thématique de son premier roman, de Meryem Alaoui, *La vérité sort de la bouche du cheval*, en 2018.

Une langue d'écriture

Un écrivain ne peut le devenir sans dominer sa langue de création en un travail d'appropriation. Edouard Glissant a parlé d'écrivains dont la langue d'écriture, le français, s'écrit « en présence de toutes les langues du monde ». A la question qui lui a été posée : « êtes-vous un écrivain francophone ? », il répond : « Je suis partisan du multilinguisme en

⁶ Informations sur les langues à l'école entre le protectorat et l'indépendance (recueillies auprès d'A. Mdrarhi Alaoui) : « En tant qu'enfant, j'étais à l'école dite "franco-marocaine" où toutes les disciplines étaient en français, mais il y avait quotidiennement un cours d'arabe. Parallèlement, il y avait une école franco-française, qui va s'ouvrir peu à peu à des enfants marocains, et à côté, il y avait, dans les grandes villes comme Fès, Rabat et Marrakech, quelques écoles "nationalistes" qui dispensaient essentiellement l'enseignement en arabe. Jusqu'à peu près 1960, le français a continué à avoir la même place dans ces écoles initialement dites franco-marocaines. Vers les années 1970, sous la pression du parti de l'Istiqlal, le français a cessé d'être enseigné dans les 3 premières classes du primaire. Depuis à peu près les années 1990, l'enseignement du français a repris dans toutes les classes du primaire (et même dans les maternelles!) ».

⁷ Abdallah Alaoui, *Une enfance métissée - A l'aube du Maroc nouveau*, Rabat, éd. Bouregreg, 2017.

écriture, la langue qu'on écrit fréquente toutes les autres. C'est-à-dire que j'écris en présence de toutes les langues du monde, y compris celles que je ne comprends pas, simplement par affinité. C'est une donnée nouvelle de la littérature contemporaine, de la sensibilité actuelle : fabriquer son langage à partir de tant de langages qui nous sont proposés, par imprégnation, et par la télévision, les conférences, les musiques du monde, poèmes islandais ou chants africains. Non pas un galimatias, mais une présence profonde, et peut-être cachée, de ces langues dans votre langue.⁸ »

Dans cette période postcoloniale, comment appréhender la place de Mohamed Leftah en fonction de ses choix d'écriture et de vie ? A-t-il ressenti une tension avec les œuvres en langue arabe ? Comment se situe-t-il – s'il le fait – dans la littérature marocaine ? Ecrire en français participe-t-il d'une marginalisation ? Doit-on le considérer, étant donné sa résidence égyptienne, comme écrivain de l'exil ou alors écrivain nomade ? A. Mdrarhi Alaoui cite une de ses déclarations où il évoque son « exil choisi » et se qualifie d'« écrivain des frontières », élargissant le local vers l'universel.

Il y a aussi des tensions et des conflits linguistiques nés de l'histoire coloniale avec la mise sous le boisseau des langues et, en conséquence, aux indépendances, la suspicion pesant sur les écrivains utilisant la langue de l'ex-colonisateur. Les débats existent et ils sont passionnés et font partie de la réception de ces écrivains dans leurs communautés nationales ou régionales. Ils ont donné lieu à des silences « audibles »... et à de nombreux exils qui montrent bien que l'affaire n'est pas simple.

Toutes ces interrogations induisent une interrogation sur des créations littéraires dans les marges ou les périphéries des champs littéraires marocain et français. Quelles sociétés acceptent, en leur sein, l'interculturel et la polyphonie ? L'outil linguistique est alors interrogé et cerné : son usage ne va pas de soi et ne peut pas représenter un espace de confluence homogénéisante et l'argument d'appui d'une « communauté » possible.

RÉCEPTIONS ET MARGINALISATION

Mohamed Leftah se fait l'explorateur, et d'une certaine façon le chantre, des zones sombres de la société. Des espaces reviennent sous sa plume, non exploités par d'autres romans marocains de son époque. Dès son premier roman, il met en scène le monde des prostituées de Casablanca dans *Demoiselles de Numidie* qui sera publié par les Éditions de l'aube en 1992 après avoir été refusé par plusieurs maisons d'édition. Après ces premières difficultés, Mohamed Leftah continue à écrire sans trop chercher à être édité, et ce de 1992 à 2006. Son nomadisme géographique : du Maroc à la France, puis à l'Égypte, qui se double d'activités professionnelles différentes du métier d'écrire, ne facilite pas sa visibilité qu'il ne recherche pas. L'écriture pour lui est tout sauf une activité professionnelle, c'est une raison d'être.

On peut dire qu'il ne joue pas le jeu social de l'écrivain. C'est-à-dire : se prêter à des entretiens avec la presse écrite, parlée ou télévisuelle, à des rencontres, à des recensions faisant connaître ses livres. La place de l'écrivain dans des dictionnaires ou des anthologies participent aussi à ce processus de visibilité ; nous avons ainsi cité l'article que lui a consacré Abdallah Mdarhri Alaoui.

La reconnaissance passe aussi par la transmission dans les circuits de formation. Or, comment « enseigner » cette œuvre controversée, explosive et dérangeante ? Pourtant, comme tout écrivain perçu comme sulfureux – qu'on pense à Baudelaire auquel on l'associe volontiers –

⁸ *Le Monde*, 17 mars 2006.

il est possible de sensibiliser à son œuvre les différents publics : les plus jeunes se familiariseront avec ce nom, avec certains textes puis découvriront l'ampleur de ses créations plus tard. A titre d'illustration, deux exemples peuvent en être donnés.

*le premier chapitre de *Demoiselles de Numidie* :

« Nouar, pluriels de fleur, est le nom dont on désigne la syphilis, en cette vieille terre de Numidie, maladie qui longtemps habita le corps et hanta l'imagination des hommes.

Cette étrange et poétique appellation, s'expliquerait-elle par le fait que dans la langue numide, plusieurs noms de femmes sont aussi des noms de fleurs ? Des femmes-fleurs qui laisseraient à leurs amants, après la fleur éphémère de l'amour, des pétales inscrits dans la chair, blason de gloire et flétrissure d'infamie à la fois : Nouar, fleurs de la syphilis ?

[...]

De cette violence, de cette nuit, de quelques mots matriciels et mystérieux : fleurs, filles, chancre, pollen, stigmates ; de certains noms enchantés : Yasmine, Zoumourrod, arriverai-je à tirer un chant ? A dégager un ordre ? Poétique.

Le seul ordre acceptable.⁹ »

De la réflexion sur les langues à la recherche d'un ordre poétique, tout le chapitre doit être étudié, et pas seulement ce début et cette fin, pour saisir la force d'une écriture.

*La dernière nouvelle de *Un martyr de notre temps*, « L'auteur en quête d'un personnage ». L'auteur installe son lecteur dans une scène du quotidien. Il vient de finir d'imprimer les nouvelles qu'il a écrites et s'apprête à en parler avec un ami d'enfance. Ils ont les mêmes rites et les mêmes échanges :

« - chacune des nouvelles que je t'ai remises à son répondant dans la réalité. Sur lequel, bien sûr, mon imagination a brodé, mais n'importe quel auteur procède-t-il autrement ? »

La nouvelle se termine sur une pirouette qui, mieux que des explications savantes, dévoile la capacité d'invention et de réalisme d'un écrivain.

Les écrivains francophones dans leur pays et dans leur région

Le recensement est à faire au plus près dans les anthologies et les dictionnaires sur la littérature marocaine. Il faut aussi rassembler des données en ce qui concerne les instances de production, de diffusion et de transmission des œuvres (éditeurs, manifestations culturelles, prix littéraires, manuels scolaires). Enfin, à partir du national, il est également évident qu'une autre « communauté » s'instaure entre les écrivains au niveau régional. On parlera, pour les littératures, de communauté maghrébine, caribéenne, subsaharienne, etc...

Les écrivains francophones en France

L'édition des œuvres de Mohamed Leftah se fait d'abord à Paris, en France : cela ne peut pas ne pas influencer sur sa réception. D'abord dans une maison de province plus périphérique puis dans une maison plus centrale à Paris. Être marocain et être édité en France induit une position ambivalente, entre adhésion et rejet. D'autant que l'écrivain n'aime pas, en règle générale, être catégorisé ; mais c'est une façon de travailler de l'Histoire littéraire et de la sociologie de la littérature.

⁹ M. Lefath, *Demoiselles de Numidie*, Paris, Minos, La Différence, 2006, p. 9 à 11.

Que l'écrivain refuse une étiquette, surtout lorsqu'elle est discriminante comme c'est le cas de « francophone » vs « français » peut se comprendre sans s'adopter. Alexandre Najjar, écrivain libanais, développe l'idée que cette distinction entre Français et Francophones est une chance pour les deux, car il existe entre eux « une osmose permanente, une synergie féconde, un enrichissement mutuel¹⁰. »

Mais, en même temps, les écrivains francophones sont en concurrence directe avec les écrivains français de la communauté nationale et c'est là où le bât blesse. Etant parfois plus médiatisés que dans leur pays, l'ambiguïté de leur réception est portée à son comble et rejaillit sur leur visibilité à l'international. Même lorsqu'ils sont très médiatisés dans leur pays et inconnus en France, l'usage du français et une actualité dramatique fait qu'on les découvre soudain dans l'ex-métropole.

Il me semble que, pour l'instant, on peut avancer les différentes communautés auxquelles ces écrivains appartiennent, selon les circonstances, les temps et les lieux : d'abord *une communauté de référence*, celle de leur origine à laquelle ils ne renoncent pas quel que soit leur choix résidentiel et à laquelle les agents de transmission ne renoncent pas non plus puisqu'ils les désignent toujours comme « franco-quelque chose » : les premières pages des *Identités meurtrières* d'Amin Maalouf sont éloquentes à ce sujet. Lorsqu'ils s'exportent, dans des échanges internationaux – en dehors donc de leur pays et de la France –, ils appartiennent à *une communauté de transition* sur la base de leur langue d'écriture... Enfin, au hasard des salons des livres, on peut parler d'*une communauté de circonstance et de circulation*, selon telle ou telle manifestation culturelle. Celles et ceux qui fréquentent les Salons du livre, ont déjà vu passer cette « tribu » composée, selon l'actualité du pays qu'ils représentent et les disponibilités des uns et des autres, d'un Marocain, d'un Congolais, d'un Haïtien, d'un Martiniquais, d'une Mauricienne, d'un Algérien, etc... Peu importe leur appartenance ou non à la « communauté nationale », la leur ou la française. Ils sont, nous dit-on, la communauté-monde...

Tout cela ne serait que caprices de médiatisation si l'analyse de leurs œuvres et leurs lectures n'étaient pas à géométrie variable : ce qui est perçu comme adhésion et intégration au corpus littéraire français prestigieux en France (pour M. Leftah, Baudelaire, Genêt) peut devenir affirmation d'une présence subversive dans le pays d'origine où le français est en concurrence avec une autre langue de culture et/ou d'intimité et d'affectivité. Et des écrivains francophones connus dans leur pays sont rarement reconnus en France pour cause alors de nationalisme désuet ou de « communautarisme ».

NOMADISME ET UNIVERSALITÉ

Si l'on prend en considération l'ensemble de l'œuvre publiée à ce jour de Mohamed Leftah, il semble remettre en cause une classification nationale au profit d'un nomadisme inhérent à la création même et à son appartenance à trois champs littéraires : deux nationaux, le français et le marocain et le troisième transnational, le francophone. Le paradoxe est alors de concilier l'enracinement, les références, l'histoire de son pays d'une part et d'autre part son exil, sa résidence hors de ce pays et dans un pays qui n'est pas neutre, qui a une histoire conflictuelle avec celui de l'origine ; et de se situer aussi dans la nouvelle « tribu » des écrivains francophones dont on commence à peine à mesurer l'importance positive comme force d'ébranlement des centres décideurs. Deux grandes catégories peuvent être distinguées : les écrivains de l'ancrage – dont les mots-clefs sont racine, polarisation identitaire –, et les

¹⁰ - « La francophonie est une chance », *Le Monde* du 24 mars 2006, p.2, dans la rubrique « Forum » en réponse à l'article d'Amin Maalouf, dans la même rubrique, le 10 mars, « Contre la littérature francophone ».

écrivains du déplacement – dont les mots-clefs sont intranquillité, nomadisme. Ils développent une écriture duelle plutôt qu'une écriture traversière¹¹. Dans la subtile alchimie entre traces biographiques et recherches esthétiques, ils n'échappent pas à l'Histoire dont ils sont le produit. Quel que soit leur désir de libération des contingences historiques, ils rencontrent un frein à la fois objectif et subjectif qui leur fait mettre en scène une dualité à tous les niveaux dans les situations narratives, les thématiques, les personnages, les enjeux, le traitement des langues. Ils créent une écriture traversière qui s'émancipe de l'âpre histoire des dominations, pour s'affirmer comme individu créateur migrant, dans le gommage d'un ancrage unique. Ils oscillent entre deux « centres », celui attaché à la notion de « métropole » à laquelle on se heurte sans cesse sans pouvoir l'effacer (dans un mouvement centrifuge de déviation) et celui de sa culture liée à une reconquête historique (dans un mouvement centripète vers « son » centre, se heurtant au refus de ce « centre-là » de les reconnaître par une mise à l'écart institutionnelle et idéologique).

Une appréciation autre doit se faire des écrivains contemporains dont Mohamed Leftah est, en quelque sorte, un exemple : on ne peut l'assigner à une seule catégorie puisque ses œuvres oscillent, plus ou moins, de l'une à l'autre. Il y aurait donc d'une part l'enracinement, l'origine, l'histoire et d'autre part la migration, le déplacement, le voyage, le mouvement. L'écrivain n'a pas une position définitivement déterminée mais des positionnements qui peuvent changer selon les séquences de son parcours, de ses résidences, de ses choix et de ses contraintes et réceptions. On peine encore à conjuguer une « classification nationale » et le « nomadisme » de l'écriture : on a plutôt tendance à les opposer.

On pourrait reprendre la notion, mise sur le marché critique par Nancy Huston d'« écrivain divisé » : « À mesure qu'avance le XX^es., avec ses déplacements de populations, ses moyens de transport et de communication toujours plus rapides et perfectionnés, les écrivains divisés deviennent de plus en plus nombreux [...] Ces écrivains ne sont ni *enracinés* ni *déracinés* ; souvent, du reste, ils perçoivent l'idée même de racines comme une illusion, voire une métaphore dangereuse. Ils ne sont ni *sédentaires*, ni *nomades*. Ils sont exilés.¹²»

Ces écrivains ne sont chez eux nulle part et c'est ce non-lieu qui est le moteur de leur écriture. Pour N. Huston, ils écrivent dans l'écart et non dans l'engagement et préservent l'écart qui les fait écrire. Ce sont des écrivains à l'identité problématique qui savent que « *je est un autre*, de façon irrémédiable. Que nous sommes d'emblée multiples.» De ce point de vue, la double appartenance est moins sereine que la polarité car elle donne conscience de la relativité identitaire.

Jacques Derrida introduit une problématique de fond où occuper une marge en littérature est une position majeure : « Le propre d'une culture, c'est de n'être pas identique à elle-même [...] de ne pouvoir prendre la forme du sujet que dans la non identité à soi ou [...] la différence avec soi [...] Une culture n'a jamais une seule origine. La monogénéalogie serait toujours une mystification dans l'histoire de la culture.¹³ »

Il y a bien, chez Mohammed Leftah, le refus de la « monogénéalogie », tendu vers un horizon d'aboutissement : mais une approche oxygénée d'une « marocanité culturelle » et donc la clarification de la notion d' « expatriation littéraire », presque une constante de la

¹¹ Christiane Chaulet Achour, « Écritures duelles, écritures traversières » in *Latitudes – Espaces transnationaux et imaginaires nomades en Europe*, CRTF-UCP/Enrage édition-Amiens, 2008, p. 49-62.

¹² Nancy Huston, « Le déclin de l'identité » dans *Âmes et corps - textes choisis 1951-2003*, Léméac-Actes Sud, 2004, p. 59.

¹³ Jacques Derrida, *Le Monolinguisme de l'autre*, essai, Paris, Galilée, coll. « Incises », 2006, 135 p.

littérature maghrébine de langue française, de par son origine historique. Jacques Derrida s'est aussi exprimé sur ce qui a constitué son être d'écrivain et cela peut nous aider à mieux comprendre l'esquisse du parcours de Mohamed Leftah que nous avons tentée :

« Je parle ici, comme Algérien devenu Français à un moment donné, ayant perdu sa citoyenneté française, et l'ayant retrouvée. Parmi toutes les richesses culturelles que j'ai reçues, que j'ai héritées, ma culture algérienne est parmi celles qui m'ont le plus fortement soutenu. L'héritage que j'ai reçu de l'Algérie est quelque chose qui a probablement inspiré mon travail philosophique. Tout le travail que j'ai poursuivi, à l'égard de la pensée philosophique européenne, occidentale, comme on dit, gréco-européenne, les questions que j'ai été amené à lui poser depuis une certaine marge, une certaine extériorité, n'auraient certainement pas été possibles si, dans mon histoire personnelle, je n'avais pas été une sorte d'enfant de la marge de l'Europe, un enfant de la Méditerranée, qui n'était ni simplement français ni simplement africain, et qui a passé son temps à voyager d'une culture à l'autre et à nourrir les questions qu'il se posait à partir de cette instabilité¹⁴. »

Cette interrogation sur la position de Mohamed Leftah dans le continent des littératures peut s'enrichir encore du constat d'une autre « expatriée » de la littérature maghrébine, Assia Djébar :

« [...] être écrivain, être né pour l'écriture [...] être donc ainsi écrivain pour la trace, pour la vertu de la trace, c'est évidemment depuis dix ans au moins, et pour cinquante ans encore, être voué à l'expatriation¹⁵. »

Christiane CHAULET ACHOUR (Alger, 1946), a été enseignante-chercheuse aux universités : d'Alger de 1967 à 1994, de Caen de 1994 à 1997 et de Cergy-Pontoise, de 1997 à sa retraite en 2015. Spécialiste de Littérature comparée et des littératures en français aux XIX^e et XX^e s., elle a dirigé des collectifs sur les littératures du Maghreb, de la Caraïbe et de l'Afrique sub-saharienne. Ses recherches portent, tout particulièrement, sur les écritures des femmes des Sud⁵.

Publications (ouvrages et articles) consultables : <http://www.christianeachour.net>

Depuis sa retraite, elle participe à des rencontres et collectifs universitaires et collabore régulièrement à la revue en ligne *Diacritik* et à la *Revue A*.

Ouvrage récent : *Les Mille et une nuits aujourd'hui*, Arcidosso, Effigi Edizioni, 2020, 223 p. collection « Littératures Cultures Sociétés ».

¹⁴ Jacques Derrida, « Moi, Algérien », *Le Nouvel Observateur*, 26 novembre 2006.

¹⁵ Assia Djébar, *Ces voix qui m'assiègent*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 216.